

## Tendance

par Jérôme Garcin



Lorsque **Chantal Thomas** a découvert le film âpre et sensuel qu'elle avait inspiré à **Benoît Jacquot**, elle a eu ce mot merveilleux : « *Je ne*

*me suis pas souvenue du livre.* » Nous, on ne l'a pas oublié. Et l'adaptation très fidèle qu'en donne le cinéaste, avec qui elle partage aussi la passion de Sade, ajoute encore au bonheur de s'en souvenir. Car si Jacquot a gardé le principe du roman – la chute de Versailles racontée par la lectrice de Marie-Antoinette –, il a bien été obligé de faire des choix. Tout ne pouvait pas tenir dans un film de 1h40. Raison de plus pour relire « les Adieux à la reine » (*Seuil, 2002*) et se faire son propre cinéma. Ainsi, une des grandes scènes du livre, absente du film, c'est l'agonie de la ménagerie de Versailles, que commandait un ancien diplomate, le méphitique capitaine de Laroche. Le 14 juillet 1789, l'éléphant se noya dans l'étang, le lion se mit à peler, l'ours blanc chancela et les canards se sentirent mal. Marie-Antoinette, qui était une amie des bêtes, y vit un sinistre présage. Autre scène écartée : l'éloquent petit déjeuner du roi qui, deux jours après la prise de la Bastille, engloutit des savates de veau, des œufs à la moutarde, une pièce de bœuf, un hachis de gibier à la turque, un faisan d'eau, du foie de raie, des langues de lièvre et des poulets à la vestale. Au terme du festin, une femme en haillons jeta sur l'auguste table un rat mort en guise de dessert. Enfin, si l'on voit les aristocrates, leurs domestiques et même les gardes-françaises déserrer le château, le film oublie tous ceux qui, au contraire, viennent y chercher refuge. Mais quand la cour affligée fait le pied de grue, le 16 juillet, devant la Salle du Conseil où Louis XVI réunit ses ministres, Benoît Jacquot trouve un bel équivalent visuel à la métaphore magistrale de Chantal Thomas : « *Les pleureurs sans larmes de cet enterrement sans convoi funèbre.* » On a compris que « les Adieux à la reine », c'est à voir et c'est à lire.

J. G.

## LES INTELLECTUELS GRECS FACE À LA CRISE

# Socrate à le blues

Berceau de la philosophie, la Grèce vit désormais au rythme des plans de sauvetage. Eric Aeschimann y a rencontré les penseurs et écrivains qui se mobilisent et réfléchissent à l'Europe, la mondialisation, la démocratie

## DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À ATHÈNES

L'Europe est un rêve grec. Bien avant d'en partager la monnaie, la bourgeoisie d'Athènes avait pris l'habitude d'y envoyer ses rejetons. En 1951, l'aîné de la famille Kiourtsakis part étudier l'agronomie en Belgique. « *La lointaine, l'exotique, la fabuleuse "Europe"* », écrit son frère cadet, le narrateur du « Dicôlon ». Traduit en français l'année dernière, le roman raconte la vie familiale rythmée par les lettres de l'étudiant déraciné, où éclate toute l'ambivalence du fantasme. « *L'Europe, c'est les Lumières, le progrès, la civilisation, [...] notre petite Grèce a encore du chemin à faire. [...] Mais les Grecs ont quelque chose de précieux qui fait défaut à ces Européens "civilisés" : ils ont de l'humanité, un cœur d'homme et cet état d'esprit particulier qui est l'héritage de la culture antique.* »

Aujourd'hui, **Yannis Kiourtsakis** a 70 ans. D'une exquise courtoisie, il porte un costume en velours épais : l'hiver est froid cette année à Athènes et, par souci d'économie, les maisons

ne sont pas souvent chauffées. Fil d'Ariane de sa trilogie familiale, le rapport douloureux de son pays à l'Europe est également au cœur d'un essai qu'il vient de publier. « *L'homme grec tel qu'il a été modelé par la modernisation accélérée du pays est une caricature de l'homme occidental : le consumérisme, le narcissisme, l'argent facile, le kitsch...* », résume-t-il dans un français châtié. En vue de son ouvrage, il a dévoré Polanyi, Agamben, Anders, Michéa. « *La situation nous remue émotionnellement et intellectuellement. C'est une crise anthropologique, qui concerne le monde entier.* »

Rapide tableau de bord économique de la vie intellectuelle grecque : le traitement des universitaires a baissé de 35%, le marché du livre s'est effondré de 60%, les organismes culturels licencient, les subventions sont coupées. Autour, le pays s'enfoncé dans le chômage et la pauvreté. « *Hier, pour la première fois, j'ai dû payer l'hôpital de ma poche : 135 euros pour faire un examen, témoigne la sociologue Constantin Tsoukalas. Moi, je peux, mais les autres ?* » Le romancier **Takis Theodoropoulos**, qui tient









i Ci

E

>

o

/xf

>

>

S

α

>

>

'"

o

«

o

>

>

<

›

›